Chronique

Autor(en): **L.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 7

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-177961

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Troisième Année. — N° 7 LE Samedi 14 Janvier 1865.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Chronique.

La semaine a été féconde en événements. Protestation, contre-protestation, démonstration.

Ne craignez-point, cher lecteurs, le *Conteur* n'a pas l'intention de faire ici de la politique, il se bornera à raconter.

Lundi, dans l'après-midi, des affiches annonçaient, pour le soir, une démonstration ayant pour but de témoigner notre sympathie à un de nos magistrats qui venait de remplir consciencieusement une mission difficile et à l'occasion de laquelle il avait été l'objet d'injustes attaques. Il s'agissait en même temps de montrer par là combien les événements de Genève, et surtout leur issue, avaient été pénibles au cœur de tout bon citoyen, combien les auteurs de ces événements étaient blâmables.

Le soir, le tambour battait. Un cortège de jeunes gens, qui comptait plusieurs étudiants, arrivait en chantant et drapeaux en tête, sur la place de la Riponne. Ce premier groupe fut bientôt considérablement augmenté par l'arrivée de citoyens, voulant, par leur présence, donner une preuve sérieuse qu'ils partageaient complétement l'idée qui avait provoqué cette manifestation populaire. Leur nombre assez imposant, aurait dû rester sans mélange; mais malheureusement le mélange ne fut que trop complet. On vit arriver là des figures qui ne s'étaient jamais montrées en pareille occurrence, des hommes qui, ordinairement, lorsque le peuple se livre à quelque mouvement politique, à quelque réjouissance publique, restent calfeutrés dans leur cabinet, absorbés dans quelque grave lecture, ou préoccupés des moyens de briser l'influence de cette tumultueuse populace et d'effacer à jamais de sa mémoire cette maxime démocratique:

Vox populi, vox dei.

Vint ensuite une foule de braillards, de gens qui ne cherchent que le désordre, capables de démolir aujourd'hui ce qu'ils ont édifié hier et auxquels on ferait crier simultanément vive la république et vive le roi; peu leur importe qui insulter ou applaudir pourvu que cela fasse du bruit : aboyer, aboyer toujours, voilà leur mission sur la terre.

Ces comédiens politiques crurent voir dans la démonstration de lundi une concurrence aux représentations burlesques dont ils nous ont déjà donné tant d'échantillons, et, comme le saltimbanque qui ne permet pas qu'on empiète sur ses tréteaux, ces intrépides tentèrent de faire déserter la place par des cris, des sifflets, des hurlements à l'ouïe desquels un chasseur de bêtes féroces eût aprêté son arme. — Vive Fazy, à bas Fazy, vive les indépendants, à bas la Ficelle, vive les radicaux, vive la Confédération, à bas les mômiers! galimatias double en face duquel plus d'un malheureux ne savait trop à quel saint se vouer.

Cependant l'attitude calme et digne des citoyens sérieux qui, en cette circonstance, sont venus en grand nombre manifester leurs opinions sur les événements de Genève sera, par tout cœur honnête et patriotique, mise bien au-dessus des procédés inqualifiables et repoussants de quelques détracteurs.

A ce point de vue donc, la manifestation a réussi.

L. M.

Les souliers de ma grand-mère.

Il y a une quarantaine d'années que, faisant une de ces revues comme on en fait quelquefois dans les ménages, nous découvrîmes, dans un coin d'armoire (celles qu'on appelle chez nous garde-robes), les souliers des noces de ma grand-mère. Notre étonnement ne fut pas moindre que celui de nos savants vaudois, lorsque, faisant avec la drague des recherches sur les antiquités lacustres, ils virent sortir du limon une pipe culottée (vulgairement brûle-gueule). Mais revenons aux souliers. Ils furent triomphalement portés sur la table du salon et examinés avec un dédain railleur. Les talons de la dite chaussure avaient un bon pouce de haut, la semelle était fort étroite, et le bout du pied, ridiculement pointu. Comment un pied humain avait-il pu entrer là dedans? Comment avait-on pu marcher et